

«LES TUÉS SONT LAISSÉS PAR TERRE»

SYRIE Ahmad Badawi, réfugié en Suisse, raconte la destruction et la mort à Alep, où vit une partie de sa famille.

Il y a d'un côté les titres froids distillés par la télévision pendant cinquante secondes et l'indifférence qu'ils suscitent: «Alep risque de devenir un gigantesque cimetière, s'alarme l'ONU», «Les casques blancs se sentent abandonnés, mais ne se résigneront pas», «La bataille d'Alep se poursuit». De l'autre, ceux qui les vivent. Ahmad Badawi appartient à cette catégorie. Le ressortissant syrien est arrivé en Suisse en tant que réfugié politique, il y a de cela 27 ans, après avoir été emprisonné et torturé dans son pays. Depuis le restaurant-épicerie qu'il tient à Vevey (VD), il suit les bombardements qui s'écrasent toujours plus vite sur Alep. C'est là, dans la deuxième ville de Syrie, que vivent encore l'une de ses sœurs et l'un de ses frères. L'une à l'ouest. L'autre à l'est. «J'ai eu mon frère Mufaq au téléphone mercredi pendant dix minutes. Il vient de fuir les quartiers est (ndlr: visés par une campagne de bombardements intensifs) pour se réfugier chez ma sœur qui est, elle, installée dans la partie de la ville contrôlée par Bachar el-Assad», raconte-t-il.

On ne ramasse plus les morts

Mercredi, son frère a donc marché des heures avec des centaines d'autres personnes pour tenter de s'extirper de son probable tombeau. «Chacun prend sa famille et ses affaires. Mais les routes pour sortir sont bombardées aussi. Les gens marchent. Ceux qui sont tués sont laissés par terre, et les autres continuent leur chemin. Mon frère a vu un homme qui fuyait avec sa femme et ses enfants. Il est tombé mort. Les membres de sa famille ont pris les sacs qu'il portait et ont laissé le cadavre. Vous imaginez? Pour essayer de sauver leur vie. Qui sort de la ville garde la vie. Qui reste va mourir. Tout le monde le sait», dit-il avec une voix tremblante. «Et



Tous fuient les bombardements, courant au milieu des cadavres qui jonchent le sol.

personne ne peut les sauver. Il n'y a pas d'hôpitaux, pas d'ambulances.» Ce même jour, 45 personnes ont été tuées en tentant de quitter les zones sous les feux du régime, selon les casques blancs.

Toutes les issues sont contrôlées par l'armée de Bachar el-Assad. Mufaq a néanmoins pu passer la ligne, sans être arrêté, ni interrogé. «Il a 45 ans. Ce sont plutôt les jeunes qui sont interceptés. Le régime cherche de cette manière à récupérer de nouveaux soldats.» D'après l'Observatoire syrien des droits de l'homme, plusieurs centaines d'arrestations ont déjà eu lieu, visant les hommes en âge de faire leur service militaire. Avant d'être pris en charge par sa sœur, Mufaq a reçu de l'eau et des pommes de terre cuites de la part des militaires. «Il était très sale. Ses cheveux, ses habits... sa dernière douche datait d'il y a un mois. Il n'était pas rasé. Il avait faim. Il était très fatigué. Il dormait très peu à l'est. Il pensait tout le temps que d'un moment à l'autre il allait mourir. Les bombardements, c'est vraiment sans arrêt, sans arrêt, ces trois dernières semaines. Quand il a vu ma sœur, il a craqué. Il est très déprimé. Il pleure souvent.» Au téléphone, Mufaq a confié à son aîné qu'il se sentait aujourd'hui comme un nou-

veau-né, «parce que, là-bas, (il voulait) mourir». «Il était content, il était sauvé», veut croire Ahmad Badawi.

«Pourquoi nous?»

Quels sont les mots que l'on prononce dans le combiné à des milliers de kilomètres de distance et dans des situations aussi extrêmes? «Pourquoi nous? C'est ça la grande

question que l'on se pose toujours. Pourquoi Bachar el-Assad nous bombarde? Pourquoi personne ne l'arrête? Pourquoi les Russes l'aident?» répond le Syrien de Vevey. «Oui, pourquoi nous?» répète-t-il. «Et jusqu'à quand? Qu'est-ce qu'ils veulent? Nous mettre à genoux? Vider tout le pays? Déjà plus de quatre millions de Syriens sont partis. Ça suffit! Rayer toute la Syrie de la carte, juste pour maintenir Bachar el-Assad au pouvoir?» Sa voix se brise, devenue trop faible pour dire l'inintelligible. «On ne comprend pas», souffle-t-il, avant un silence. Il trouve encore, après quelques secondes, l'énergie pour interroger plus fort:

«La communauté internationale va-t-elle laisser au pouvoir cet assassin, ce nazi, qui tue son peuple avec toutes les armes possibles? Ce n'est pas honteux? Elle va accepter cela? Il faut crier, mademoiselle! Il faut dire aux gens que si l'on n'arrête pas ce massacre, la Syrie tout entière ne sera plus qu'un immense cimetière! Il faut crier! Ici, en Europe, on ne montre pas les images véritable tragédie. Il faut choquer!»

C'est parce que Mufaq a perdu ses illusions qu'il s'est décidé à partir. Lui qui avait tenu bon jusqu'à maintenant, par amour pour sa maison et son magasin, alors que son épouse et ses enfants se sont réfugiés en Turquie il y a trois ans déjà. «Il a enfin compris que c'était la fin de cette ville et qu'il n'y aurait aucune pitié.

Uniquement la mort. Il ne s'agit pas d'attaques contre les rebelles. Ils lancent les bombes sans cibler.» De toute façon, cela faisait trois mois que Mufaq était dans l'incapacité de travailler. Sans eau, sans électricité, sans matière première, impossible de confectionner ses pâtisseries. Et, de toute manière, personne ne les aurait achetées. «Un paquet de cigarettes peut coûter 100 dollars, tellement il n'y a rien.»

Ahmad Badawi compte les morts – plus de 300 000 dont 15 000 enfants en moins de 6 ans – et n'attend plus rien. «Je pleure. Mais je ne pleure pas pour ma famille. C'est pour le monde. Je suis triste. Vraiment», articule-t-il, avant de s'excuser. Il ne peut plus parler.

CLÉA FAVRE

clea.favre@lematin.ch

« Si l'on n'arrête pas ce massacre, la Syrie tout entière ne sera plus qu'un immense cimetière »

Ahmad Badawi, réfugié syrien

Ahmad Badawi ne comprend pas pourquoi la communauté internationale laisse la situation se détériorer depuis tellement d'années.

INTERVIEW

MATTHIEU REY Maître de conférences à la Chaire d'histoire contemporaine du monde arabe du Collège de France

«Les générations futures se questionneront»

● **La Russie propose quatre couloirs humanitaires à Alep-Est, alors qu'elle vient de refuser une trêve. A quoi joue Moscou?**

Ce sont deux logiques antagonistes. L'une est humanitaire et doit permettre à ceux qui n'ont pas de poudre sur les mains de sortir. L'autre est militaire et envoie un signal à l'adversaire, comme quoi pendant un temps donné il n'y aura pas d'action à son encontre. Ce qui implique des négociations. Moscou consent à la première car, tôt ou tard, elle devra répondre de ses actes devant la communauté internationale qui s'interrogera: crimes de guerre ou non?

● **Les rebelles ont forgé hier une nouvelle alliance militaire. Leur recul s'explique-t-il par leurs divisions?**

Il s'explique d'abord et surtout par un déséquilibre de l'armement. A l'origine, il s'agit

d'un mouvement révolutionnaire, donc nécessairement fragmenté, qui fait face à une aviation organisée et structurée qui peut appuyer l'avancée d'hommes armés. Et tout l'outillage de l'armée syrienne est encore augmenté par la Russie.

● **Vous écrivez une histoire contemporaine de la Syrie. Que retiendra l'histoire de ce conflit?**

La décomposition d'un pays qui existait depuis le XIXe siècle. Il y aura clairement un avant et un après-2012, où le régime a bombardé pour la première fois à l'arme lourde. Les effets seront durables, avec un clivage de la population d'ordre confessionnel et ethnique. Cela amènera aussi un questionnement des générations futures sur les causes et les aboutissements de cette crise. ●



DR

50 000 personnes

au moins ont quitté ces derniers jours Alep-Est, selon l'Observatoire syrien des droits de l'homme.